

Paul WELLS dans son introduction actualise l'importance de l'enseignement de la Bible, prise comme Parole de Dieu et autorité pour la vie humaine, dans le domaine de la sexualité. La difficulté vient de la modification par la société du regard sur la normativité, et l'oubli des conséquences concrètes d'une obéissance à Dieu sous couvert d'un discours de tolérance. Les participations de ce volume cherchent à mettre en évidence une direction positive et éclairante pour une sexualité qui soit à la fois bonne pour l'homme et respectueuse de l'Alliance.

Ch.1 – Le Cantique des cantiques, La célébration de la sexualité (Ron BERGEY) :

A partir du *Cantique des cantiques*, R. Bergey donne une orientation positive (et poétique) à la sexualité, don de Dieu pour les hommes et leur bonheur, qui apparaît comme l'expression et le cœur d'un amour exclusif. Dans le cadre de cette alliance s'ouvre un jardin de sensualité où le don et l'émerveillement réciproques sont la source d'un désir toujours renouvelé, malgré les inévitables décalages. La métaphore tient une place importante dans la description et l'éveil du désir, comme les préliminaires, « pour que cet acte soit fait avec tendresse » (p.24). Terme d'une attente ardente où la bergère défend son entrée (Ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le veuille), les noces sont le couronnement, charnel et spirituel, où les amants ne font plus qu'un. Le mariage prend une valeur particulière, dans la mesure où il reflète l'amour de Dieu pour son peuple, et celui de Christ pour l'Eglise, qui légitime sans les absolutiser, le plaisir et l'ivresse de l'amour.

Excellent apport, qui donne un cadre scripturaire magnifique, sensible et poétique, à la sexualité ; l'aspect restrictif de certains passages (moraux !) prennent tout leur sens à cette lumière.

Ch.2 – Le rapport des sexes au fil de l'histoire de la révélation (Pierre BERTHOUD) :

Berthoud pose les fondements scripturaire de la différenciation sexuelle : celle-ci, présente dès la création, implique l'**altérité** et la **complémentarité** qui sont un **aspect de l'image de Dieu**. Dans cette perspective, la femme est le signe de la non-solitude de l'homme (il n'est pas bon que l'homme soit seul), que la vocation communautaire et l'amour sont primordiaux dans le plan de Dieu ; ainsi, la sexualité incarne la nécessité pour l'homme de l'être-avec.

Il distingue 3 modes de rapports entre l'homme et la femme :

1/*similitude* : vis-à-vis nécessaire à la communion (aide) + communauté de nature (os de mes os) + égalité de dignité (images de Dieu séparément) ;

2/*différenciation* : mâle et femelle ; la femme est « matérialisation » de la limite d'Adam ; rappelle que l'homme est fini, et qu'il n'a pas sa finalité en soi. La différenciation renvoie à l'Autre, Dieu lui-même.

3/*fonction* : tout comme dans la Trinité, égalité de dignité mais fonctions différentes. La femme est une aide, créée « à cause de l'homme ». L'homme a l'initiative d'un nouveau foyer (autorité). Cette distribution des rôles repose sur une forte notion d'ordre, expression de la sainteté divine.

Il développe dans cet esprit l'**institution du mariage**. Bibliquement, elle n'est pas une évolution culturelle, mais s'enracine dans l'ordre créationnel ; elle a une dimension nettement **verticale** : Dieu en est témoin, elle se réfère au mystère de l'union de l'Eglise et de Christ et donc implique l'intégrité et la fidélité. Mais le mariage est aussi une réalité sociale ; dans une théologie du mandat culturel, elle doit être sanctionnée par une autorité pour être valide.

En tant que réalité humaine, **la sexualité et l'amour sont soumis au schéma création-chute-rédemption**. Par la faute en Eden, le mal est entré dans le monde, marquant du sceau de l'ambivalence les réalités déclarées « bonnes ». Les rapports humains s'en trouvent affectés : les désirs de la femme se portent vers son mari et celui-ci domine sur elle ; le désir sexuel est marqué par une aliénation multiforme (chantage, séduction, esclavage, égoïsme...), la duplicité et surtout, par un rapport de force au sein même de l'amour.

La Loi mosaïque permettait alors la protection de la femme et de la dignité humaine, même si certaines clauses sont octroyées à cause de la dureté du cœur de l'homme (concubinage). Le refus de l'ordre implique le refus du Créateur, elle proscrit donc la fusion ou la confusion des genres (homosexualité, zoophilie)... Dans cette acceptation, **la loi structure et libère**, et surtout, par sa haute moralité en matière sexuelle, **garantit le respect et la dignité des personnes**.

Ch.3 – L'apôtre Paul et la sexualité : un conflit d'échelles de valeur (Jacques BUCHHOLD) :

L'enseignement de Paul a un enracinement vétérotestamentaire : pas de développement systématique ; en 1 Cor 7.14, il parle de la légitimité du mariage par rapport à la légitimité des enfants en terme de « saint » et « impur » ;

- Sa réflexion est une adaptation à des **problématiques païennes** :

1/inconduite sexuelle (« porneia ») : dénonce toute **relation sexuelle hors mariage** ; dans le contexte païen : répandue et acceptée ; à Rome, le mariage fait partie de la morale civique, nullement d'un impératif transcendant (Veyne), et l'assouvissement des plaisirs sexuels déborde largement ce cadre (esclaves, concubines, prostituées, éphèbes...). Contre cette morale intégrée par de jeunes convertis qui la justifiaient de plusieurs manières (naturalité des plaisirs // alimentation + utilisation de la liberté évangélique pour vivre selon la chair), Paul développe son argumentation :

→ *une nouvelle théologie du corps* : **L'homme n'a pas un corps, il est un corps** ; (Buchhold et Johner vont plus loin, car pour eux la détermination sexuelle constitue une caractéristique permanente même après la résurrection, ce qui pose le problème de l'exégèse de la parole de Jésus en Mt 22.30) ; retenons qu'il insiste à juste titre sur la pertinence du corps qui est plus qu'une enveloppe de chair (contexte de la philosophie platonicienne) que nous abandonnerons. Ainsi, lorsqu'il s'unit à la prostituée l'homme « fait une chair avec », mais ne s'attache pas à elle comme dans le mariage et donc bafoue sa dignité créationnelle en la chosifiant. Cette « pertinence du corps » est encore valorisée par 1 Cor. 15.18 : celui qui pèche sexuellement pèche contre son propre corps, qui est le temple du Saint-Esprit.

→ *une nouvelle échelle des valeurs* : ainsi la *porneia* est une atteinte grave au lien d'amour, car il touche à la dignité de soi et de l'autre, qui est créature de Dieu. C'est une perversion de l'image de Dieu en l'homme, car l'homme et la femme sont appelé à faire dans la chair l'expérience de « l'altérité dans l'égalité » par l'amour.

2/l'homosexualité (« malakoi » - le mou – et « arsenokoitai ») : répandue à Rome sous la forme de la pédérastie (homme/préadolescent), elle est un idéal d'éducation et de « virilité totale » (Marrou) ; les valeurs sont très différentes de l'enseignement biblique : la honte n'est pas la pédérastie mais le fait d'être le passif dans la relation, ce qui veut dire que l'homosexualité adulte était jugée illégitime. Paul condamne ces pratiques en forgeant un mot à partir du judaïsme et de la Loi (Lv. 18.23) :

« arsenokoitai », renvoyant au jugement de l'idolâtrie qui est une inversion des gloires (Rm 1.18) ; son argumentation recourt aussi à l'ordre anatomique des choses (« contre-nature »).

Ch.4 – Maitrise de soi et célibat dans la vocation chrétienne (Sœur EVANGELINE) :

La question du célibat est rendue difficile par le regard du commun qui le perçoit comme un déficit, une doctrine de l'Eglise romaine qui en a aussi faussé le sens en en faisant un état de perfection, et parce que l'amour réciproque fait partie des aspirations légitimes de la vie humaine ;

La seule parole de Jésus concernant le célibat est en Mt 19.12. L'union de la femme et de l'homme fait partie de l'ordre créationnel, mais aussi de celui de la liberté, de la volonté, et de la responsabilité ; le mariage comme le célibat impliquent un choix, donc un renoncement. Le célibat choisit et s'oriente dans cette péripécie vers le Royaume et son mystère.

Pourquoi le célibat ? Sœur Evangéline développe dans la langue psycho-mystique touffue des gens spirituels la motivation du célibat. Il est lié pour elle à une **radicalité dans la suivance du Christ** et à un attrait pour la prière (forme de désocialisation) : **la relation d'amour avec Dieu s'intensifie par cette exclusivité jusqu'à prendre une dimension corporelle** : « Le corps n'est pas le siège du péché. Le siège du péché est le cœur de l'homme. C'est dans mon corps que je vais éprouver l'amour de Dieu... » (p.74). La fécondité trouve alors une autre réalisation, par la dissolution dans l'œuvre communautaire.

La chasteté est ainsi perçue comme un **chemin de libération** : le renoncement à se faire Dieu soi-même en asservissant les autres. Elle s'acquiert dans des combats intérieurs où le soutien mutuel joue un rôle important ; l'orientation est ascétique pour que le cœur soit libre d'aimer Christ sans partage.

Cette théologie mystique a des fondements plutôt douteux (doctrine catholique romaine de l'incarnation) qui minimisent la dépravité totale de l'homme, et fait une exégèse bien littéraliste du « offrez vos corps comme un sacrifice vivant... ». Il y a confusion entre célibat volontaire et vie monastique, qui nulle part dans la Parole ne vont de pair. L'empreinte de la mystique monastique est suffisamment importante pour faire disparaître au second (voire 3^{ème} ou 4^{ème}) plan les préoccupations caritatives. Le célibat me semblait davantage une prise de liberté, une disponibilité en vue de la consécration et de l'action pour le Royaume que ce retrait contemplatif, sentimental-christique de vierge sublime. On y soigne son amour et sa spiritualité comme des fleurs malades sous cloche, qui crèvent du trop-plein d'attention qu'on leur porte. Dieu n'y est que prétexte à faire grandir l'estime de soi. De l'air !

Ch.5 – la sexualité aujourd'hui, épanouie ou brisée (Monique de HADJETLATCHE) ?

M. de Hadjetlatché donne un aperçu des mentalités qui sous-tendent la sexualité contemporaine : trop-plein de possibilité, non-reconnaissance des limites (de la « castration symbolique »), refus du différé, de la frustration... En comparant la période pré-68, puritaine et névrosée, et celle post-68, libérée mais égarée voire asservie, elle en conclut que les normes changent mais que les hypocrisies demeurent, car l'homme aspire fondamentalement aux deux. Notre civilisation se caractérise par le développement d'une **sexualité narcissique** et infantile, qui en cherchant à combler un vide toujours plus grand fait de l'autre un objet de consommation ; c'est ainsi que disparaît la relation véritable, fondée sur la reconnaissance et le respect de l'altérité.

Pour elle, **le corps et la relation sont les deux racines de la sexualité**. La relation implique la durée, la confiance : « La fidélité se réfère à la foi, à la relation de confiance. » (p.91) ; la durée, qui structure et rassure, permet une certaine frustration nécessaire, espace où s'inscrit le rêve, l'érotisme, et la construction d'une sexualité qui ait du sens.

Cette conception s'oppose à celle d'une pseudo-liberté : le dictat de l'expérience, la légitimation de la multiplicité des relations sont en fait néfastes et la face dorée d'une autre forme d'asservissement. Elle s'illustre dans la pornographie, violence relationnelle où « la *génitalité* remplace la *sexualité* » et nie sa part d'affect. Pour les jeunes générations, c'est le doute : l'absence de stabilité crée la peur d'un attachement qui sera trahi, et paradoxalement, le sexe devient monnaie d'échange pour s'attacher l'autre. On ne peut rien construire dans ce climat où la primauté du « plaisir total » révèle le refus orgueilleux de ses propres limites.

L'auteure insiste sur cette **confiance réciproque** nécessaire pour édifier une relation vraie où la sexualité s'épanouisse à sa juste place, car elle est **partage d'intimité et lâcher-prise au profit de l'autre**.

Ch.6 – La vocation chrétienne de la sexualité – (Michel JOHNER) :

Michel Johner reprend l'idée de **l'incomplétude et d'interdépendance** des sexes (Berthoud) mais insiste sur le fait que ce qui donne sens au corps (masculinité/féminité), c'est **l'autre** ! Bibliquement, la dualité sexuelle est essentielle et originelle (VS philosophie grecque ou mythe androgyne) ; sa finalité n'est pas dans une fusion, mais dans une communion qui est le fruit d'une alliance.

Ainsi la sexualité apparaît comme l'incarnation de l'unité conjugale, sa consommation, par rapport à laquelle la procréation est secondaire ; il reprend aussi l'affirmation que l'homme est un corps, (même si pour Johner, corps et chair semblent synonymes, ce qui n'est pas le cas bibliquement), il n'existe ni ne peut se penser sans lui. La corporalité joue donc un rôle fondamental dans l'expression et la concrétisation de l'amour.

Les éthiciens protestants contemporains mettent davantage l'accent sur un « pacte de langage » et font du contexte socio-culturel un élément déterminant de la différenciation sexuelle ; mais pour Johner, **le fondement de l'éthique sexuelle doit être le concept d' « alliance »**. Car s'il s'agit bien d'un engagement établi par une parole, il définit *a priori* la nature de l'union (et non après coup, si j'ose dire) qui se contracte. Il est indéfectible, mutuellement consenti, juridique, vertical, car il prend Dieu à témoin et se soumet à son institution. Cela implique **l'antériorité de l'engagement par la parole sur l'acte sexuel** : la parole constitue le socle de l'Alliance, qui est le cadre dans lequel s'enracine vraiment la sexualité. Dans cette perspective, le sexe est la nourriture et non le fondement de l'union, ce qui permet de dépasser les crises et de relativiser l'importance de la passion (très versatile) dans la construction d'une vie à deux.

A l'appui, il convoque 3 textes qui soulignent encore la portée accordée à la sexualité : 1 Cor 6.16, Ex 22.15, 1 Cor 6.18 ; l'argument final contre une appréhension superficielle et réductrice de la sexualité, surtout chez les adolescents, **est le lien entre la sexualité et la procréation**. En effet, il contribue aussi à lui donner un poids particulier du fait de son ouverture à la vie et de la

responsabilité que cela représente (Gounelle) ; en définitive, la nature de cette alliance demeure un mystère, et elle est donc à respecter dans la mesure où elle nous échappe (Pr 30.19).

Ch.7 – Sexualité : thérapie chrétienne et reconstruction – (Jonathan HANLEY) :

Les conséquences du mal dans le domaine de la sexualité nécessitent une action, entre repentance, soin et compassion, et en vue de la guérison/reconstruction de ce qui a été brisé. Souvent ce brisement touche à un ensemble relationnel qui est plus vaste que le seul épanouissement sexuel.

Pour Hanley, il s'agit de s'accorder au modèle biblique et de dégager le patient des stéréotypes véhiculés par la société qui survalorise cette dimension de la vie humaine, mais aussi divinise « l'épanouissement personnel » ; dans cette perspective, la thérapie ne peut être qu'un cheminement où l'on s'attend à la grâce plutôt qu'à la réalisation de ses exigences. Il aborde pour finir le cas des personnes homosexuelles dans l'église : il existe différents degrés qui ne nécessitent pas tous la même approche et toutes sortes de témoignages. Nous ne sommes donc pas appelés à normaliser mais à accompagner dans l'obéissance à Dieu.

Ch.8 – Les différents visages de l'amour selon la Bible – (Paul WELLS) :

Paul Wells explicite les fondements théologique de l'amour de Dieu dans une superbe conclusion.

L'amour est un commandement car **Dieu lui-même est amour**, dans sa substance (Augustin) ; cette vérité s'exprime en lui car il est trinitaire. L'Esprit exprime l'amour qui unit le Père et le Fils vis-à-vis de l'homme par la création et la rédemption, et crée ainsi l'amour en nous, qui est un don de Dieu.

Cette « non-solitude de Dieu » fonde la relation homme-femme, comme leur communion avec Dieu. Ainsi **l'orientation de l'amour n'est jamais l'auto-suffisance**, mais un témoignage vers l'extérieur : il a **vocation communautaire**. Cet amour est grâce : Dieu n'a pas besoin de l'homme, son amour est parfait en lui-même, mais l'homme en a besoin et c'est pour cela que Dieu l'offre, gratuitement et librement. Sa bonté et sa justice sont un *a priori* incontestable, et sa remise en question est œuvre diabolique : elle cherche à séparer. Dans la Parole, c'est toujours l'homme qui est mis en question au travers des épreuves (l'arbre en Eden, Abraham et Isaac, Job...) ;

1/La bonté de Dieu s'exprime au travers de la grâce commune, de la compassion pour ceux qui souffrent des conséquences du péché, de la délivrance pour celui qui reconnaît en Christ son sauveur, et de l'amour spécifique qu'il éprouve pour ses enfants (Jn 16.27) : c'est l'Alliance rédemptrice, manifestée en Christ.

2/Cet amour est la source véritable de l'amour du chrétien, faible mais authentique reflet d'une image de Dieu restaurée en nous. Au travers d'un discernement bienveillant (qui n'a rien à voir avec une tolérance molle), de la générosité et du pardon, nous devenons les témoins de la grâce de Dieu pour le salut des perdus. Il pousse à l'oubli de soi par l'amour de Dieu lui-même.

L'ensemble de ces contributions (on retiendra surtout celle des professeurs d'Aix et celle de Bichhold), souvent excellentes, claires et fondées, permet un éclairage biblique complet sur l'amour et la sexualité, à deux mille lieues du puritanisme ou de la permissivité. La brièveté des chapitres, leur complémentarité mais surtout leur équilibre donnent un cadre positif à la sexualité, en

conférant toute sa valeur à la notion d'Alliance. Ce petit livre est une référence incontournable et le premier à lire sur le sujet. Je n'encouragerai jamais trop son utilisation dans toute catéchèse destinée aux jeunes générations.

S.Z.